

TEMPLON

II

KEHINDE WILEY

LE MONDE, 29 septembre 2023

CULTURE

Kehinde Wiley, portraitiste des puissants d'Afrique

Exposé au Quai Branly, à Paris,
le peintre américain dit vouloir
renvoyer l'Europe et la France
à leur passé colonial et esclavagiste

RENCONTRE

C'est une exposition compliquée, difficile à digérer. La complexité est dans les œuvres et dans l'exposition. » Ce sont les derniers mots du peintre Kehinde Wiley à la fin d'une conversation à propos de « Dédale du pouvoir », au Musée du quai Branly, à Paris : une suite de portraits de chefs d'Etat africains d'aujourd'hui. Complexe en effet, elle suscite la perplexité en raison du style même des œuvres, et prête à la controverse en raison de la présence de quelques dictateurs. Elle se compose de onze

tableaux de très grand format, dix hommes plus Sahle-Work Zewde, présidente de la République d'Ethiopie et seule femme de cette galerie. Elle s'y trouve en compagnie d'Alassane Ouattara, président de Côte d'Ivoire, ou d'Alpha Condé, ancien président de Guinée. Les toiles sont disposées au fil d'un dédale, conformément au titre, murs noirs et angles nombreux. Chacune dispose ainsi de son coin. On y avance dans la pénombre, d'un tableau à l'autre, tous vivement éclairés et colorés selon les habitudes de Wiley, qui pratique, depuis ses débuts, une peinture figurative détaillée et chamarrée.

L'artiste est né en 1977 à Los Angeles d'une mère afro-américaine et d'un père nigérian. Son œuvre se consacre tout entière à la représentation de femmes et d'hommes d'ascendance africaine, anonymes ou illustres, qu'il peint en reprenant les techniques et les compositions de la peinture européenne de la Renaissance au XIX^e siècle, de Van Eyck ou Bellini jusqu'à Reynolds ou Ingres. Ainsi est-il devenu, depuis une dizaine d'années, l'un des peintres les plus en vue de la scène internationale. Sa toile la

plus connue est son portrait de Barack Obama, réalisé en 2018.

Cette œuvre a joué un rôle dans la gestation du projet dont «Dédale du pouvoir» est la conclusion. «*Désormais, je suis le gars qui a peint ce portrait, et ça m'a aidé.*» Aidé, car ces onze toiles ne sont pas des commandes des modèles. Le processus a été tout autre – et long. «*J'ai commencé en 2012, onze ans en tout, une grande partie de ma vie, mais ça en valait la peine.*» Le principe premier était celui de l'invitation: proposer à ces chefs d'Etat de poser pour lui. «*Je ne les ai pas choisis. Je les voulais tous. Certains ont jugé le projet inquietant, d'autres intéressant et ont accepté.*»

La galerie Daniel Templon a accompli «un travail déterminant», précise l'artiste, de courriers, courriels, relances et rendez-vous. Il dit ignorer combien de sollicitations ont été tentées. Une douzaine de réponses ont été positives, mais il n'y a que onze toiles réunies car l'un des modèles – le roi du Maroc Mohammed VI, selon nos informations – a refusé que son portrait soit exposé.

Choix de la pose, du décor

Pour tous, la méthode a été la même. Wiley a constitué un répertoire de portraits pris dans l'histoire de l'art européen: assis, debout, à cheval, dans un intérieur orné, sous un arbre ou sur un rivage, avec ou sans insignes du pouvoir, en costume royal ou plus simple, etc. Il appartenait aux modèles de choisir dans ce registre comment leur effigie serait traitée. Ce qui fait dire à l'artiste qu'il s'agissait «d'une expérience et d'une provocation» à la fois: «*Voir comment ils se situent par rapport au pouvoir et à sa représentation.*»

Une fois leur choix fait, il n'y avait plus qu'à exécuter l'opération picturale, en se fondant sur les images prises lors de la rencontre, images dont Wiley réglait soigneusement compositions, accessoires et éclairages, si l'on en croit le film diffusé en fin de parcours. Etant donné les dimensions des toiles et l'abondance des détails, Wiley, comme à son habitude, s'est appuyé sur une équipe d'assistants. Il le reconnaît sans grand plaisir, et en précisant qu'il veut «être partout dans l'œuvre. Je

«Je ne cherche pas à faire la promotion de tel ou tel, à le faire aimer ou pas. Je montre juste ce qui est»

KEHINDE WILEY

ne travaille pas comme Titien ou Rubens dans leurs ateliers, tous ces grands sur les épaules desquels je suis monté. Ils se concentraient sur les visages et l'expression. Je dois être partout. Si quelque chose ne me paraît pas bien, même une simple fleur, je reprends.»

Les fleurs, ce sont ces motifs végétaux dont Wiley aime à faire usage, à tel point que, dans trois toiles, elles prolifèrent, viennent en avant de la figure et la recouvrent partiellement. Dans les autres, les conventions du portrait officiel sont strictement respectées: fauteuils dorés ou d'ébène, drapeaux nationaux, draperies écarlates ou brodées, paysages urbains ou marins à l'arrière-plan sont minutieusement figurés.

Trois modèles ont posé dans des costumes dits traditionnels, et celui du président de la République du Ghana, Nana Akufo-Addo, est le chef-d'œuvre chromatique de la série. Les autres ont opté pour le costume-cravate ou la veste à col Mao. Pour la plupart, il semble que ce soit par souci de respectabilité et de modernité à l'occidentale. Mais dans un cas au moins, cette explication ne convainc pas: le président du Sénégal, Macky Sall, se montre en costume deux pièces sombre et cravate bleue, le drapeau national derrière lui, appuyé sur une canne, mais en bord d'océan, avec un vieux canon et des boulets à ses pieds. Difficile de ne pas voir dans cette mise en scène des allusions à l'histoire du Sénégal, comptoir européen dès le XVII^e siècle. «*Macky Sall était pleinement conscient de ce que sa pose a d'ironique*», commente l'artiste.

Ainsi en vient-on aux enjeux politiques de la série. «*Le point de départ, raconte Wiley, c'est ma naissance: un enfant noir aux*

Etats-Unis. Il paraissait alors impensable qu'il y ait un jour un président noir. Quand a commencé la campagne de Barack Obama, je n'y ai d'abord pas cru. Je pensais que je voterais pour Hillary Clinton. Au fil du temps, je me suis mis à rêver à ce que pourrait être une présidence noire aux Etats-Unis, et c'est arrivé. C'est vraiment Obama qui a allumé le feu dans ma tête et m'a conduit au sujet de la présidence noire. C'est ce que j'ai voulu aller voir en Afrique. Pas des présidents: la présidence.» Ce qu'il en a rapporté est assurément «compliqué».

«Empreinte de la France»

«*Compliquée*» à admettre est la présence dans la galerie de chefs d'Etat soupçonnés – litote – de corruption, de mépris de la démocratie, d'agressions militaires et de tendances dictatoriales. Il en est ainsi de Denis Sassou-Nguesso au Congo-Brazzaville, de Faure Gnassingbé au Togo, de Paul Kagame au Rwanda ou de Félix Tshisekedi en République démocratique du Congo. Wiley n'élude pas l'objection. «*C'est une question très importante. Mais si je me réfère à la peinture française, j'y vois aussi, parmi les rois et empereurs, des despotes et des corrompus. Je ne cherche pas à faire la promotion de tel ou tel, à le faire aimer ou pas. Je montre juste ce qui est.*» Ainsi faut-il peut-être interpréter le luxe ostentatoire des intérieurs, les postures martiales et les détails suggestifs tels que grosses montres de luxe et épais-ses chevalières en or.

Jusque-là plutôt lisses, les propos de Wiley se font plus accusateurs. «*Demander aux modèles de choisir dans la peinture européenne, c'était ma façon de leur proposer d'avoir une attitude critique ou pas par rapport à ses codes. Mais c'était clair: la question du rapport à la domination européenne était posée dans la peinture elle-même. En Afrique, l'exercice du pouvoir est intimement lié à l'Europe. Et quand l'Europe se regarde dans le miroir de l'Afrique, elle y voit l'esclavage et le colonialisme. Le monde doit faire avec ça.*» Plus précisément: «*Au début, je regrettais qu'il y ait une majorité de chefs d'Etat francophones, même si des anglophones sont venus dans un second temps. Mais, en fait, c'est aussi une manière de voir l'exposition: montrer combien l'empreinte de la France y est très profonde, sa présence immense.*» On sait ce qu'il en est aujourd'hui, et combien cette présence est devenue insupportable dans plusieurs pays. «*Dédale du pouvoir*» n'en sera que plus encore une exposition «difficile à digérer» pour certains. ■

PHILIPPE DAGEN

Des tissus pour la propagande politique

Pour accompagner «Dédale du pouvoir», le Quai Branly poursuit sur le thème de l'exercice du pouvoir en Afrique. *Fancy! Pagnes commémoratifs en Afrique* présente une cinquantaine de tissus imprimés lors de visites officielles, destinés à accompagner les cortèges et devenus plus tard chemises ou pagnes. Donné entre 2020 et 2022 par le collectionneur Bernard Collet, l'ensemble témoigne des efforts des propagandes politiques afin de célébrer des «*amitiés indéfectibles*» entre nations, avec portraits présidentiels en médaillons – parfois peu ressemblants –, drapeaux déployés, slogans entraînants, guirlandes et autres ornements. Le parcours finit sur une étoffe célébrant l'élection de Barack Obama en 2008, ce qui renvoie indirectement à Kehinde Wiley.

Dédale du pouvoir. Musée du quai Branly-Jacques-Chirac, 37, quai Branly, Paris 7^e. Jusqu'au 14 janvier 2024. De 9 € à 12 €.



Macky Sall, président du Sénégal, et Sahle-Work Zewde, présidente de l'Ethiopie, par Kehinde Wiley. K. WILEY/TANGUY BEURDELEY/GALERIE TEMPLON